

## CHAPITRE XLVII

Les flammes avaient envahi la Via Nomentana et de là, le vent ayant sauté, elles avaient dévié vers la Via Lata et le Tibre, contournant le Capitole, submergeant le Forum Boarium et détruisant tout ce qu'en leur premier élan elles avaient épargné ; l'incendie de nouveau se rapprochait du Palatin. Tigellin, ayant rassemblé toutes les forces prétoriennes, ne cessait d'envoyer des courriers à César pour lui annoncer qu'il ne perdrait rien de la majesté du spectacle, l'incendie ayant encore augmenté. Mais Néron ne voulait arriver que la nuit, pour que l'impression fût plus vive. À cet effet, il s'arrêta aux environs d'Aqua Albana et, ayant fait appeler sous sa tente l'acteur Aliturus, il se mit à étudier avec lui sa posture, son expression, son regard, et à apprendre les gestes de circonstance, tout en discutant la question de savoir s'il devrait, en disant : « Ô Ville sacrée, qui semblais plus immuable qu'Ida », lever les deux mains au ciel, ou bien, tenant de l'une le phormynx, la laisser retomber le long du corps, tandis qu'il lèverait l'autre vers les cieux. Cette question, en ce moment, lui paraissait plus importante que tout.

Il ne se mit en route que vers la tombée de la nuit, ce qui lui permit encore de demander conseil à Pétrone sur la question de savoir si, dans le poème dédié à la catastrophe, il serait opportun d'intercaler quelques splendides blasphèmes à l'adresse des dieux ? N'était-il pas logique, au point de vue de l'art pur, que de tels blasphèmes s'échappassent spontanément des lèvres d'un homme qui perdait sa patrie ?

Vers minuit, il arriva en vue des murs, avec sa suite immense de courtisanes, de sénateurs, de chevaliers, d'affranchis, d'esclaves, de femmes et d'enfants. Seize mille prétoriens, échelonnés en

lignes de bataille le long de la route, veillaient à la sécurité de son entrée. Et le peuple vociférait des malédictions, hurlait et sifflait à la vue du cortège sans pourtant oser aucune violence. De-ci de-là, éclataient même les applaudissements de ceux qui, ne possédant rien, n'avaient rien perdu, et qui prévoyaient une distribution de blé, d'huile, de vêtements et d'argent plus généreuse qu'à l'ordinaire. Mais les clameurs et les sifflets, aussi bien que les applaudissements, furent couverts brusquement par la fanfare des cors et des trompes que fit sonner Tigellin. Et quand Néron eut passé la porte Ostienne, il s'arrêta un instant et clama :

« Souverain sans demeure d'un peuple sans toit, où donc poserai-je pour la nuit ma tête infortunée ? »

Puis, dépassant le Clivus Delphini, il monta, par un escalier spécialement aménagé, sur l'aqueduc Appien, suivi des augustans et du chœur des chanteurs avec des cithares, des luths et autres instruments de musique.

Le souffle était suspendu dans toutes les poitrines, en attendant les augustes paroles qu'allait prononcer César. Mais lui restait là, solennel et muet, le manteau de pourpre aux épaules, couronné de lauriers d'or, le regard fixé sur les vagues furieuses de l'incendie. Quand Terpnos lui présenta le luth d'or, il leva les yeux au ciel en feu, attendant l'inspiration.

Le peuple le montrait du doigt. Au loin sifflaient les serpents de feu et flambaient les monuments séculaires et sacrés : le temple d'Hercule, édifié par Évandre, et le temple de Jupiter Stator, et le temple de la Lune, qui datait d'avant Servius Tullius, et la maison de Numa Pompilius, et le sanctuaire de Vesta avec les pénates du peuple romain. Parfois, à travers les panaches de flammes, on entrevoyait le Capitole. Le passé de Rome flambait. Et lui, César, restait là, luth en main, avec le masque de l'auteur tragique. Sa pensée n'allait point vers la patrie près de s'anéantir. Il songeait à la pose et aux périodes pathétiques qui pourraient lui servir à exprimer la grandeur du désastre, provoquer la plus grande admiration et lui valoir le plus d'applaudissements.

Il haïssait cette ville, il haïssait ce peuple, il n'aimait que son propre chant et ses vers ! Et dans son cœur il exultait de contempler enfin une tragédie à la hauteur de ses chants. Le versificateur se sentait heureux, le déclamateur inspiré ; le chercheur d'émo-

tions fortes s'enivrait de l'affreux spectacle et songeait avec transports que la ruine de Troie elle-même n'était rien en comparaison de celle de cette ville immense.

Que souhaiter de plus ? Rome, la ville souveraine, Rome est en feu ! Et lui, César, se hausse sur les arches de l'aqueduc, un luth d'or entre les mains, visible à tous, étonnant tout le monde, superbe, pathétique, tandis qu'en bas, dans l'ombre, très loin, le peuple murmure et se fâche. Qu'il murmure ! Les âges passeront, des milliers d'années s'écouleront, et les hommes se souviendront encore, en le glorifiant, du poète qui, par cette nuit sublime, chanta la chute et l'incendie de Troie. Qu'était Homère auprès de César ? Qu'était Apollon même, avec son phormynx fameux ?

César leva la main et, pinçant les cordes, prononça les paroles de Priam :

« Ô nid de mes pères, ô cher berceau !... »

En plein air, parmi les détonations de l'incendie et le grondement de la foule, sa voix paraissait étrangement grêle et la sourdine des luths tintait comme un bourdonnement de mouches. Mais les sénateurs, les hauts dignitaires et les augustans, debout sur l'aqueduc, avaient baissé la tête et écoutaient, muets et ravis. Longtemps il chanta et peu à peu sa voix se chargea de tristesse. Quand il s'arrêtait pour reprendre haleine, les chanteurs répétaient en chœur les derniers vers ; puis Néron, d'un geste appris d'Aliturus, rejetait sur ses épaules la syrma tragique, plaquait un accord et chantait. L'hymne fini, il se mit à improviser, cherchant de grandes métaphores dans le tableau qui se déroulait devant lui. Et peu à peu se modifia l'expression de son visage. La destruction de sa ville natale ne l'avait point touché ; mais le pathos de ses propres paroles l'enivra tellement que ses yeux s'emplirent de larmes. Alors, il lâcha le luth, qui tinta à ses pieds et, drapé dans la syrma, il resta pétrifié, tel qu'une statue des Niobides qui ornaient la cour du Palatin.

Après un court silence retentit une tempête d'applaudissements, auxquels répondit, au loin, le hurlement sauvage des foules. Là-bas, nul ne doutait maintenant que César n'eût donné l'ordre de brûler la ville, afin de s'offrir un spectacle et de chanter des hymnes à la lueur de l'incendie. À cette clameur jaillie de centaines de milliers de gorges, Néron se tourna vers les augustans,

avec le sourire triste et résigné de l'homme pour lequel on est injuste, et dit :

« Voyez comment les Quirites nous apprécient, moi et la poésie !

– Les coquins ! répondit Vatinius. Fais-les charger, Seigneur, par la garde prétorienne. »

Néron se tourna vers Tigellin :

« Puis-je compter sur la fidélité des soldats ?

– Oui, Divin », répondit le préfet.

Mais Pétrone haussa les épaules :

« Sur leur fidélité, non pas sur leur nombre. Reste là où tu es, c'est plus sûr : mais à tout prix il faut calmer ce peuple. »

Sénèque était du même avis, et aussi le consul Licinius.

Cependant, en bas, l'agitation croissait. Le peuple s'armait de pierres, de piquets de tentes, de planches arrachées aux chariots et aux brouettes et de toute sorte de ferraille. Quelques chefs de cohorte se présentèrent devant César en déclarant que les prétoriens, sous la poussée de la foule, éprouvaient une difficulté extrême à rester en ligne de bataille ; n'ayant point l'ordre d'attaquer, ils ne savaient que faire.

« Dieux immortels ! dit Néron, quelle nuit ! D'un côté l'incendie ; de l'autre, les flots déchaînés de la populace ! »

Et il continua à chercher des mots capables d'exprimer superbement tout le danger de l'heure présente ; mais, à ne voir autour de lui que faces pâles et regards inquiets, lui aussi prit peur.

« Mon manteau sombre, avec un capuchon ! ordonna-t-il. Est-ce que cela finirait vraiment par une bataille ?

– Seigneur, répondit Tigellin d'une voix mal assurée, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, mais le danger menace... Parle-leur, Seigneur, parle à ton peuple, et fais-lui des promesses !

– César parler à la plèbe ? Qu'un autre parle en mon nom. Qui s'en charge ?

– Moi, répondit Pétrone, très calme.

– Va, mon ami ! C'est toi le plus fidèle dans les moments difficiles... Va et n'épargne pas les promesses. »

Pétrone tourna vers le cortège un visage insoucieux et ironique :

« Les sénateurs présents, dit-il, me suivront, ainsi que Pison, Nerva et Sénécion. »

Lentement il descendit l'escalier de l'aqueduc. Ceux qu'il avait désignés hésitèrent, puis le suivirent, rassurés par son calme.

S'arrêtant au pied des arcades, Pétrone se fit amener un cheval blanc, l'enfourcha, et, suivi de ses compagnons, se dirigea, à travers les rangs épais des prétoriens, vers la noire multitude hurlante. Il était sans armes, muni seulement de la frêle baguette d'ivoire qu'il portait d'habitude.

Ayant dépassé les prétoriens, il poussa son cheval dans la foule. La lueur de l'incendie éclairait autour de lui des mains aux armes disparates, des yeux enflammés, des faces en sueur et des bouches qui vociféraient et écumaient. La multitude désordonnée le cerna, lui et son cortège. Plus loin c'était une mer de têtes, mouvante, bouillonnante, terrible.

Les clameurs grossirent encore et se fondirent en un grondement qui n'avait rien d'humain ; les pieux, les fourches, les glaives se croisèrent au-dessus de la tête de Pétrone. Des bras menaçants se tendaient vers les rênes de son cheval et vers lui. Mais il continuait à s'avancer, calme et dédaigneux. Parfois, il frappait de sa baguette les plus hardis, comme s'il se frayait un passage à travers une cohue pacifique ; et son sang-froid en imposait à la foule en tumulte.

Enfin, on le reconnut, et des voix nombreuses s'exclamèrent :

« Pétrone ! l'arbitre des élégances ! »

« Pétrone ! » répéta-t-on partout.

À mesure que se propageait son nom, les visages se faisaient moins farouches, les hurlements moins furieux ; car, sans chercher la popularité, l'élégant patricien était le favori de la foule. On le savait doux et bienveillant, et sa renommée s'était beaucoup accrue quand, après l'affaire de Pedanius Secundus, il avait sollicité un adoucissement à l'arrêt sévère qui condamnait à mort tous les esclaves du préfet. Et, depuis, les esclaves principalement lui avaient voué cet amour ardent qu'accordent les opprimés et les malheureux à ceux qui leur témoignent un peu de sympathie. D'ailleurs, à tout cela se mêlait la curiosité de ce qu'allait dire le messager de César, car nul ne doutait que Pétrone ne fût envoyé par lui.

Celui-ci enleva sa toge blanche bordée d'écarlate, l'éleva et la fit tournoyer en l'air, marquant ainsi qu'il allait parler.

« Silence ! Silence ! » cria-t-on dans la foule.

Bientôt le silence se fit. Alors, se haussant sur sa monture, il parla d'une voix calme et claire.

« Citoyens ! que ceux qui m'entendront répètent mes paroles à leurs voisins et que tous se conduisent comme des hommes, et non comme des fauves dans l'arène.

– Nous écoutons ! nous écoutons !

– Alors, écoutez ! La ville sera rebâtie. Les jardins de Lucullus, de Mécène, de César et d'Agrippine vous seront ouverts. Dès demain on commencera la distribution de blé, de vin et d'huile, afin que chacun puisse s'emplir le ventre jusqu'à la gorge. César vous donnera ensuite des jeux comme le monde n'en aura jamais vus ; durant ces jeux, il vous offrira des festins et vous fera largesse. Après l'incendie, vous serez plus riches qu'avant ! »

Le bourdonnement qui lui répondit s'élargit ainsi que s'élargissent les cercles dans l'eau quand on y lance une pierre. Les plus rapprochés transmettaient ses paroles à ceux qui étaient plus loin. Et bientôt les cris de colère ou d'approbation qui se croisaient de-ci de-là se fondirent en une immense acclamation unanime :

« *Panem et circenses !* »

Pétrone, drapé dans la blancheur de sa toge, restait aussi immobile qu'une statue funéraire. De toutes parts montait la clameur, toujours plus nourrie, plus profonde. Mais l'envoyé avait encore quelque chose à dire, car il attendait.

Enfin, il étendit la main pour imposer silence et s'écria :

« Je vous promets du pain et des jeux ! Et maintenant, acclamez César qui vous nourrit et vous habille. Et puis, va te coucher, chère plèbe, car bientôt le jour va poindre. »

Cela dit, il fit faire volte-face à son cheval et, donnant de légères tapes sur la tête ou le visage de ceux qui lui barraient la route, il s'en revint indolemment vers les rangs prétoriens. Peu après, il se retrouva au pied de l'aqueduc et vit qu'en haut tout le monde était en émoi. On n'avait point compris la clameur : « *Panem et circenses !* » et l'on croyait à une nouvelle explosion de fureur. On doutait même de voir revenir Pétrone. Quand Néron l'aperçut, il courut jusqu'aux marches et se mit à le questionner avec émotion.

« Eh bien ? Qu'y a-t-il ? On se bat déjà ? »

Pétrone respira à pleins poumons :

« Par Pollux ! dit-il, cela sue et cela pue ! Que quelqu'un me donne un épilimma, sinon, je vais défaillir ! »

Puis, se tournant vers César :

« Je leur ai promis du blé, de l'huile, des jeux et l'accès des jardins. Ils t'idolâtrèrent de nouveau et hurlent en ton honneur de leurs babines gercées. Dieux immortels ! que cette plèbe a donc un relent désagréable !

– Les prétoriens étaient prêts, s'écria Tigellin, et, si tu n'avais apaisé les braillards, on les eût fait taire pour l'éternité ! Quel dommage, César, que tu n'aies pas permis d'employer la force ! »

Pétrone le considéra un instant, haussa les épaules et dit :

« Il n'y a rien de perdu ; tu auras peut-être l'occasion de l'employer demain.

– Non, non ! s'écria César. Je leur ferai ouvrir les jardins et distribuer du blé. Merci, Pétrone. Je donnerai des jeux. Et cet hymne que je vous ai chanté ce soir, je le chanterai en public. »

Tout en parlant, il posa sa main sur l'épaule de Pétrone et, après un silence, demanda :

« Sois sincère : comment t'ai-je semblé pendant que je chantais ?

– Tu étais digne du spectacle, comme le spectacle était digne de toi », répondit Pétrone. Puis, se tournant vers l'incendie :

« Contemplons-le encore, et disons adieu à la Rome ancienne. »

## CHAPITRE XLVIII

Les paroles de l'Apôtre avaient fait renaître la confiance dans l'âme des chrétiens. La fin du monde leur semblait toujours proche ; mais à présent ils commençaient à croire que le jugement dernier n'était pas imminent et qu'auparavant ils verraient peut-être la fin du règne de Néron, règne de Satan, et les châtiments dont Dieu punirait ses crimes.

Rassurés, ils quittèrent un à un les catacombes pour rentrer dans leurs demeures provisoires. Quelques-uns même se dirigèrent vers le Transtévère, car la nouvelle circulait que le vent soufflait maintenant vers le fleuve et que le feu avait cessé de s'étendre.

L'Apôtre, accompagné de Vinicius et de Chilon, quitta également le souterrain.

Le jeune tribun n'avait point interrompu sa prière ; il marchait silencieux, tremblant d'inquiétude, et jetant seulement par instants vers Pierre des regards suppliants. Nombre de gens s'approchaient pour baiser les mains de l'Apôtre ou le bord de son vêtement ; des mères lui tendaient leurs enfants ; d'autres, agenouillées dans le couloir obscur, levaient vers lui leurs lampes et imploraient sa bénédiction ; d'autres le suivaient en chantant. Vinicius ne trouvait pas un moment pour le questionner et en recevoir une réponse. De même dans le ravin. Ce n'est qu'après avoir atteint un espace libre, d'où l'on voyait déjà la ville en flammes, que l'Apôtre fit par trois fois sur le jeune homme le signe de la croix et lui dit :

« Sois sans crainte. La hutte du carrier est tout près d'ici. Nous y trouverons Lygie avec Linus et avec son fidèle serviteur. Le Christ, qui te l'a destinée, l'a sauvée pour toi. »

Vinicius chancela et dut s'appuyer au rocher. Le trajet d'Antium, les événements qui s'étaient déroulés sous les murs de la ville, la recherche de Lygie au milieu des maisons en feu, la nuit qu'il avait passée sans sommeil, et sa poignante inquiétude au sujet de la jeune fille avaient presque épuisé ses forces. Ce qui lui en restait tombait à la nouvelle que l'être qui lui était le plus cher au monde était là, tout près, et qu'il allait le revoir. La faiblesse qui l'avait envahi était si grande qu'il glissa aux pieds de l'Apôtre et, embrassant ses genoux, resta ainsi, inerte, incapable d'articuler une parole.

Mais l'Apôtre, pour se soustraire à sa gratitude et à ses hommages, s'écria :

« Pas à moi, pas à moi : au Christ !

– Quelle prodigieuse divinité, s'exclama Chilon derrière eux. Mais je ne sais que faire des mules qui nous attendent.

– Lève-toi et suis-moi », dit Pierre en prenant le jeune tribun par la main.

Vinicius se releva. À la lueur de l'incendie, on pouvait voir les larmes couler sur son visage, pâle d'émotion ; ses lèvres tremblaient et semblaient murmurer une prière :

« Allons », dit-il.

Mais Chilon répéta :

« Seigneur, que dois-je faire des mules qui nous attendent ? Cet honorable prophète préférera peut-être en enfourcher une qu'aller à pied ? »

Vinicius ne savait lui-même quel parti prendre. Cependant, comme l'Apôtre lui avait dit que la cabane du carrier était proche, il répondit :

« Ramène les mules chez Macrinus.

– Pardonne-moi, Seigneur, de te rappeler la maison d'Ameriola. Dans ces conjonctures épouvantables, il est facile d'oublier une chose aussi minime.

– Tu l'auras.

– Ô petit-fils de Numa Pompilius ! J'en étais sûr ; mais, maintenant que ce magnanime apôtre est témoin de ta promesse, je ne te rappellerai même pas que tu m'as également promis une vigne. *Pax vobiscum !* Je te retrouverai, Seigneur. *Pax vobiscum !* »

Vinicius et l'Apôtre répondirent :

« Et avec toi aussi ! »

Puis ils tournèrent à droite, vers les collines. Chemin faisant, Vinicius parla :

« Maître, lave-moi dans l'eau du baptême, afin que je puisse me dire un véritable adepte du Christ, car je l'aime de toutes les forces de mon âme. Baptise-moi vite, car je suis déjà prêt en mon cœur. Et tout ce qu'il ordonnera, je le ferai ; dis-moi seulement ce qu'il y a à faire.

– Aimer les hommes ainsi que des frères, répondit l'Apôtre, car par l'amour seul tu peux le servir.

– Oui ! Je le comprends déjà et je le sens. Enfant, je croyais aux dieux de Rome, mais je ne les aimais point. Et pour Lui, l'Unique, je donnerais ma vie avec joie. »

Et il leva les yeux au ciel en répétant avec transport :

« Car Il est l'Unique ! Car il est bon et miséricordieux ! Que périsse non seulement cette ville, mais l'univers entier ! Je Le glorifierai. Lui seul, Lui seul je L'adorerai !

– Et Il te bénira, toi et ta maison », acheva l'Apôtre.

Ils tournèrent dans un autre ravin, au bout duquel scintillait une lumière. Pierre la montra et dit :

« Voilà la hutte du carrier où, revenant de l'Ostrianum avec Linus malade, et ne pouvant retourner au Transtévère, nous sommes venus nous abriter. »

Un instant après ils étaient arrivés.

La hutte du carrier était une sorte d'ancre ménagé dans une excavation du roc et, du côté extérieur, bouché par un mur d'argile et d'ajoncs. La porte était close, mais à travers l'ouverture qui servait de fenêtre on pouvait voir l'intérieur, éclairé par le foyer. Une gigantesque silhouette vint à la rencontre des arrivants et demanda :

« Qui êtes-vous ?

– Les serviteurs du Christ, répondit Pierre. La paix soit avec toi, Ursus. »

Celui-ci s'inclina jusqu'aux pieds de l'Apôtre ; puis, reconnaissant Vinicius, il saisit sa main au poignet et la porta à ses lèvres.

« Toi aussi, Seigneur ! Béni soit le nom de l'Agneau pour la joie que va avoir Callina ! »

Il ouvrit la porte et ils entrèrent. Linus, malade, était couché sur une litière de paille, le visage amaigri et d'un jaune d'ivoire.

Près du foyer était assise Lygie, tenant à la main une cordelette de petits poissons destinés au repas du soir.

Préoccupée de les désenfiler et croyant que c'était Ursus qui entraît, elle ne bougea point. Vinicius s'approcha et, l'appelant, tendit les bras. Elle se leva vivement ; un éclair d'étonnement et de joie illumina son visage et, sans une parole, comme un enfant qui, après des journées d'épouvante, retrouve son père ou sa mère, elle s'élança dans les bras du jeune homme.

Lui la serra sur sa poitrine avec ferveur, comme si elle eût été sauvée par un miracle. Puis il lui prit les tempes dans ses deux mains, couvrit de caresses son front et ses yeux, l'enlaça, en répétant mille fois son nom ; et il se laissa glisser à ses pieds, l'admirant, l'accablant d'éloges. Sa félicité était sans bornes, autant que son amour.

Il conta son départ d'Antium, son arrivée, et comment il l'avait cherchée sous les murs, et au milieu de la fumée dans la maison de Linus, et combien il avait souffert avant que l'Apôtre lui révélât sa retraite.

« Maintenant que je t'ai retrouvée, ajouta-t-il, je ne te laisserai pas ici, au milieu des flammes et de la foule en délire. Les gens s'entretuent sous les murs ; les esclaves se révoltent et pillent. Dieu sait quels malheurs vont encore atteindre Rome ! Je te sauverai, je vous sauverai tous, ô ma chérie ! Voulez-vous me suivre à Antium ? De là, nous nous embarquerons pour la Sicile. Mes terres sont vos terres, mes maisons sont vos maisons. Là-bas, nous retrouverons les Aulus : je te rendrai à Pomponia et je te recevrai ensuite de ses mains. N'est-ce pas, très chère, tu n'as plus peur de moi ? Je n'ai point encore été lavé dans l'eau du baptême, mais tu peux demander à Pierre si, en venant ici, je ne lui ai pas dit que je voulais être un véritable adepte du Christ et si je ne l'ai pas prié de me baptiser, dans cette hutte même où nous sommes. Aie confiance en moi. Vous tous, ayez confiance. »

Lygie écoutait, le visage rayonnant. Tous ceux qui étaient là, d'abord à la suite des persécutions des Juifs, puis maintenant en raison de l'incendie et des troubles qui en étaient la conséquence, vivaient dans une inquiétude et une crainte perpétuelles. Le départ pour la Sicile paisible ouvrirait dans leur vie une nouvelle ère de bonheur. Si Vinicius n'eût proposé d'emmener que Lygie,

sans doute elle eût résisté à la tentation, ne voulant point quitter l'Apôtre et Linus. Mais il avait dit : « Venez avec moi ; mes terres sont vos terres, mes maisons sont vos maisons ! »

Et Lygie se pencha pour lui baiser la main et lui dire :

« Ton foyer sera mon foyer. »

Mais, confuse d'avoir prononcé la phrase des épousées, elle rougit très fort et demeura immobile dans la lumière de l'âtre, se demandant comment ces paroles allaient être accueillies.

Le regard de Vinicius n'exprimait qu'une adoration infinie. Il se tourna vers Pierre et lui dit :

« Rome brûle par ordre de César. À Antium, il a exprimé le regret de n'avoir jamais assisté à un vaste incendie. Si donc il ne s'est pas arrêté devant un tel crime, songez à ce qu'il peut inventer encore. Qui sait s'il ne fera pas égorger les habitants par son armée ? Qui sait si, à l'incendie, ne succéderont pas d'autres fléaux : la guerre civile, la famine, la proscription, les assassinats ? Il faut donc vous cacher, vous et Lygie. Là-bas, vous attendrez en paix la fin de l'orage, et vous reviendrez ensuite semer le bon grain. »

Comme pour confirmer ses appréhensions, s'élevèrent, du côté du Campus Vaticanus, des clameurs de rage et d'épouvante. Au même instant, le carrier rentra précipitamment et s'écria en fermant la porte :

« On s'égorge autour du cirque de Néron. Les esclaves et les gladiateurs se sont jetés sur les citoyens.

– Vous entendez ? dit Vinicius.

– La mesure est comble, fit l'Apôtre, et les désastres seront comme la mer, sans limites. »

Puis, montrant Lygie à Vinicius :

« Prends cette enfant que Dieu t'a destinée et sauve-la. Linus, qui est malade, et Ursus vous suivront. »

Mais Vinicius, qui aimait maintenant l'Apôtre de toute son âme impétueuse, s'écria :

« Je te jure, Maître, que je ne te laisserai pas ici pour que tu y périsses !

– Et le Seigneur te bénira pour ton intention, répondit Pierre. Mais ne sais-tu pas que, par trois fois, auprès du lac de Tibériade, le Christ m'a dit : “Pais mes brebis !” »

Vinicius se taisant, Pierre reprit :

« Or, si toi, à qui personne ne m'a confié, tu dis que tu ne me laisseras pas ici pour y périr, comment veux-tu que moi j'abandonne mon troupeau au jour du danger ? Quand l'orage agitait le lac et que nous étions terrifiés dans nos cœurs, Lui ne nous a point abandonnés. Et moi, son serviteur, comment ne suivrais-je pas l'exemple du Maître ? »

Linus leva sa face amaigrie :

« Vicaire du Seigneur, comment ne suivrais-je pas ton exemple ? »

Vinicius passait sa main sur son front, luttant avec ses pensées ; soudain, il prit la main de Lygie, et d'une voix où vibrerait l'énergie du soldat romain :

« Écoutez-moi, Pierre, Linus, et toi, Lygie ! Je disais ce que me conseillait la raison des hommes ; celle qui habite votre âme à vous ne relève que des commandements du Sauveur. Oui ! je n'ai pas compris ; oui ! je me suis trompé – car les écailles ne sont pas tombées de mes yeux, et ma nature ancienne n'est pas encore tout à fait morte en moi. Mais j'aime le Christ et je veux être son serviteur ; et, bien qu'il s'agisse ici pour moi de quelque chose de plus précieux que ma propre existence, je m'agenouille devant vous et je jure que, moi aussi, j'accomplirai le commandement d'amour et n'abandonnerai point mes frères au jour du désastre ! »

Ayant ainsi parlé, il s'agenouilla, leva les yeux au ciel et s'écria avec enthousiasme :

« Ô Christ ! t'ai-je enfin compris ? Suis-je digne de toi ? »

Ses mains tremblaient ; ses yeux brillaient de larmes ; son corps frémissait d'amour et de foi. Alors l'apôtre Pierre prit une amphore de grès, et s'approchant avec solennité, dit :

« Je te baptise, au nom du Père, et du Fils, et de l'Esprit Saint ! Amen ! »

Et tous s'abandonnèrent à l'extase religieuse. Pour eux, la hutte resplendit d'une clarté miraculeuse ; ils entendirent des musiques célestes ; les rochers de la caverne s'entrouvrirent au-dessus de leurs têtes ; du ciel descendit vers eux un vol d'anges, et là-haut, dans l'espace, ils virent une croix, et deux mains trouées qui bénissaient.

Au-dehors, retentissaient les clameurs des combattants et le crépitement des flammes dans la ville incendiée.